Retrouver la mémoire ouvrière du pays de Montbéliard

Superbe édition critique d'un chef-d'œuvre de la littérature documentaire de 1986, « Mémoires de l'enclave », où l'écrivain Jean-Paul Goux se fait ethnologue

Rue de la Promenade (Hérimoncourt, Doubs), 8 décembre 1984. GILLES CHOFFÉ

ANNE BOTH

Qualifié d'objet littéraire non identifié, de livre précurseur, voire déroutant, *Mémoires de l'enclave*, de Jean-Paul Goux, a été publié en 1986 (Mazarine), puis réédité en 2003 (Actes Sud). Devenu introuvable, ce livre, qui occupe une place singulière dans l'œuvre du romancier, celle d'un ouvrage de commande sur le passé industriel de Montbéliard (Doubs), fait l'objet d'une réjouissante réédition, où le texte s'accompagne d'un appareil critique et de superbes photos, le tout dans une facture soignée.

On doit cette initiative non à l'auteur, mais à un collectif de chercheurs, rassemblés par la linguiste Andrée Chauvin-Vileno autour d'un projet de numérisation et de valorisation des archives préparatoires de l'ouvrage, soit quelque cent dix heures d'enregistrements audio, 1200 pages d'entretiens transcrits, des photos et de la correspondance. Un travail colossal qui a débouché sur une journée d'étude, une exposition, des publications et un remarquable webdocumentaire, *Des mémoires ouvrières aux* Mémoires de l'enclave (Fanum.univ-fcomte.fr/memoires-ouvrieres-goux). D'où l'idée de proposer une édition critique à Caroline Noirot, directrice de la maison d'édition Les Belles Lettres.

« Elle connaissait l'ouvrage et a accepté », raconte au « Monde des livres » Pascal Lécroart, qui a coordonné le volet scientifique de l'opération. Outre son apparat savant, cette édition comporte 135 photographies, dont l'existence a été miraculeusement révélée grâce à la découverte, dans les archives, de planches de contact et de lettres de Gilles Choffé, ouvrier chez Peugeot à qui l'auteur avait demandé de prendre des photos. Andrée Chauvin-Vileno finit par retrouver sa trace. *« Tous les négatifs étaient dans une boîte, chez lui. Il était stupéfait de cette reconnaissance inattendue. Il avait 20 ans à l'époque et n'a jamais rien fait de sa passion pour la photo »*, note Pascal Lécroart.

Premiers entretiens

En 1984, Jean-Paul Goux, lui, a déjà publié cinq romans chez Flammarion et enseigne comme professeur de lettres dans un collège de Vincennes (Val-de-Marne). Mais il s'y ennuie sérieusement. Aussi, lorsque son ami l'écrivain et éditeur François Bon lui parle de cette bourse de création littéraire *« sur la mémoire collective des habitants de la région de Montbéliard »* lancée par la Cité (association du comité d'entreprise de Peugeot), il n'hésite pas.

« J'ai été tout de suite enthousiaste, explique-t-il. *Dans la cellule communiste de mon quartier, dans le 11e arrondissement à Paris, il n'y avait pas un seul ouvrier. Ça m'avait beaucoup manqué de ne pas en rencontrer. »* Voilà comment, le 21 avril 1984, une convention de bourse de création littéraire est signée entre le romancier, la Cité et le ministère de la culture.

C'est dans le contexte des fermetures d'usines, notamment dans cette vieille région industrielle qu'est le pays de Montbéliard, que l'enseignant-romancier, en disponibilité de l'éducation nationale, quitte la capitale pour s'installer dans un petit studio de la sous-préfecture. *« J'arrive*, confie-t-il, *avec un double sentiment : la curiosité, et l'absence de toute idée de ce que j'allais pouvoir faire. »* Mais, avant de se lancer, l'homme de lettres dépouille archives publiques, syndicales et d'entreprises : *« J'avais besoin d'un savoir réel sur l'histoire de la région. Je me suis intéressé à la fois aux usines qui pouvaient encore exister et aux plus petites usines locales, dont on était en train de détruire les bâtiments. »*

Il commence modestement ses premiers entretiens. Il prend des notes et se *« rend compte de la platitude des échanges »*. Progressivement, il apprend, s'organise, achète un magnétophone et trouve son rythme. Mais les transcriptions de ces échanges ne le satisfont pas. Il décide de les remanier. Par souci de clarté, il rassemble *« les propos qui relèvent du même sujet ou autour de la même idée »* et, par respect pour ses interlocuteurs, il reformule. *« Les gens parlent simplement, mais on n'est pas obligé de saccager le ton »*, poursuit-il. Ne seront publiés que 17 de ces entretiens, alors qu'il en a mené plus d'une centaine.

La nature même du projet éditorial va aussi évoluer. L'idée d'un roman, initialement envisagée, est abandonnée. La raison ? Il apprend en juin 1985 qu'il est attendu pour une résidence à la Villa Médicis, à Rome, en septembre. *« Je ne voyais pas comment j'aurais pu penser au pays de Montbéliard sur la colline du Pincio... »* Il décide donc de terminer son travail plus tôt, en optant pour une structure inédite : une alternance de témoignages (déjà retouchés) et de documents syndicaux, industriels, avec, en guise de première partie, un journal *« anachronique »* – un recueil de souvenirs et d'éléments historiques.

Paradoxalement cohérent

Ce procédé narratif, emprunté à Michel Butor (*L'Emploi du temps*, Minuit, 1956), lui permet de passer d'une temporalité à l'autre et de superposer les moments. Une ruse que Pascal Lécroart interprète comme *« une façon d'affirmer que ce n'est pas un ouvrage d'historien ou de sociologue »*. Lui qui s'est longuement immergé dans les archives rappelle que *« les textes ont été remontés, réécrits, mais les éléments – les noms, les lieux, les dates, les faits – sont authentiques »*.

Cet étonnant *Mémoires de l'enclave* constitue un ensemble hétéroclite et paradoxalement cohérent, où *« l'on passe d'une chose à une autre sans instrument de liaison transparent »*. Jean-Paul Goux n'a certes jamais rien écrit de tel depuis, mais cette expérience l'a définitivement *« ouvert à un autre mode d'écriture »*, qui n'a cessé depuis d'irriguer son œuvre. ■

EXTRAIT

« "Vous n'êtes pas ouvrier, vous ! Vous croyez que vous allez être capable d'écrire un livre sur les ouvriers ?" Il est impeccablement droit, plus grand que moi, bien d'aplomb, et me toise du regard. Me voilà comme un gamin, jugé, jaugé en un quart de seconde, tenu de se justifier, de s'expliquer, de faire ses preuves. Et l'envie de partir, tout de suite, à cause de ce : "Par ici !" autoritaire, de ce : "Bonjour" insolent, de ce : "Vous êtes pas ouvrier" méprisant. Mais je reste, naturellement : ce vieux forgeron n'est peut-être au fond qu'un peu "bourru", il est très content que je vienne le voir (...). J'aimerais qu'il me parle de cette expérience, qu'il m'évoque les souvenirs qu'il en a gardés. Mais tandis que je parle, je m'écoute parler : et je m'exprime mal, avec confusion. Comment dire cela ? »

MÉMOIRES DE L'ENCLAVE, PAGE 80

Enquête sur la fin de trois siècles d'industrie

OUVRANT LA VOIE À UNE LITTÉRATURE D'ENQUÊTE, Jean-Paul Goux livre un remarquable récit sur la mémoire ouvrière dans un territoire marqué par plus de trois siècles d'industrie et meurtri par les fermetures successives d'usines depuis les années 1970. Dans le pays de Montbéliard, *« toute une partie d'une longue histoire industrielle est morte économiquement »*. En 1984, il ne reste plus guère que les usines Peugeot, elles aussi en difficulté.

Ancienne enclave protestante francophone du Saint-Empire romain germanique, rattachée à la France en 1793, cette région a longtemps été dominée par un patronat luthérien, incarné par les Japy et les Peugeot, qui ont durablement inscrit leur présence dans le paysage. Des cités ouvrières aux espaces de loisir, en passant par les rues des bourgs, les noms des anciens directeurs occupent le terrain.

Les ouvriers et ouvrières avec qui échange longuement l'auteur ne semblent pas rejeter ce paternalisme autoritaire et omniprésent (logement, écoles...). Ils ne se plaignent pas non plus des effroyables conditions de travail qu'ils ont connues, y compris enfants. Ils aiment leur métier, s'appuient sur une solidarité sans faille et n'ont de toute façon pas d'autre choix. Jamais Jean-Paul Goux ne s'étonne (ouvertement) de cette servitude volontaire. Jamais il ne juge. Jamais, non plus, il n'apparaît dans les entretiens. Avec élégance et modestie, il collecte *« ce qui reste du passé dans l'histoire vécue des gens »*. ■ A. BH

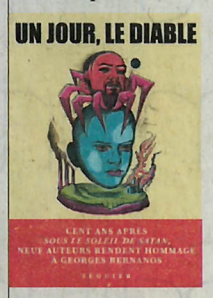
MÉMOIRES DE L'ENCLAVE,
de Jean-Paul Goux,
édité sous la direction de Pascal Lécroart
photographies de Gilles Choffé,
Les Belles Lettres, 560 p., 45 €,
numérique 34 €.
*Signalons également, du même auteur, la parution d'*A la lisière, *Champ Vallon, 178 p., 19 €, numérique 13 €.*

AUTEURS DU « M

Un jour, le dia

sous la direction de Fran
Séguier, « L'indéfinie », 208 p
numérique 14 €.

« Le Diable m'est apparu
les traits d'un contrôleu
nommé Jean-Jacques »,
Quiriny, l'un des neuf é
François Angelier, colla
niqueur du « Monde de
mandé de ressusciter la
mon, pour célébrer les
blica
sole
pren
Geo
(Plo
plur
rain
pren
à Lo
dans
baln



Histoire mond du Covid

de William Audureau,
Allary, 506 p., 22,90 €, nume

Cela pouvait paraître u
Force est pourtant de c
William Audureau, jou
vice du *Monde* « Les Dé
parvenu à faire entrer
tout ce que l'on peut sa
des alertes qui en ont p
tion aux conséquences
tes, en passant par la p
pan
mêr
bre
foui
dan
de c
ces,
fait
toir
die
le m

La Marche des femmes

d'Annick Cojean et de So
avec Michelle Perrot, des
éd. Albin Michel, 168 p., 19,9

La Marche des femmes,
dont les textes sont sign
Cojean, grand reporter
Sophie Couturier, propo
traversée de Paris sur la
qui ont fait l'histoire. O
compagnie de Michelle
de l
mes
jeu
sier
de l
sill
à la
gra
nist
de
mo

Primitivismes

Crises et mutations

de Philippe Dagen,
Gallimard, 430 p., 32 €.

Ensemble des *« manife*
ques qui s'arment du pr
société moderne », com
Dagen le définit, le « pr
l'objet d'une vaste enq
l'universitaire et critiq
Monde en 2019 (*Une in*
derne, Gallimard). Ce t
la clôt par une analyse
agité
rant
à no
men
pens
prim
fin l'
ouve
azim
de s'
nouv